Mon écrivain préféré

Xavier-Laurent Petit

Sylvie Dodeller

l'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e

Un jour, ce pochoir est apparu sur un mur à côté de chez moi. Une image taillée sur mesure pour déranger. Elle n'est restée qu'un jour avant que les employés de la voierie l'effacent.

ISBN 978-2-211-11309-0

© 2009, l'école des loisirs, Paris
Imprimé en France par xxxxx

Rue de l'Ermitage

Rue de l'Ermitage, voilà une adresse d'écrivain qui sonne bien… La maison en meulière aux volets verts dépasse d'une haie de lauriers. On pousse le portail de fer et l'on découvre en ce début d'hiver un jardin échevelé, tout en recoins, tout en surprises. Mobiles suspendus aux arbres qui s'agitent au gré du vent, sculptures en bois et en terre cuite à demi enfouis sous les feuillages. Affalé sur les marches du perron, un pantin bricolé avec des planches monte la garde : « Ça, c'est l'œuvre de Marie » signale Xavier en ouvrant la marche.

La maison des Petit est grande, à l'image de la famille. On y habite, on y travaille. C'est une maison à tout faire, un lieu de vie et de création où chacun a son étage.

Au rez-de-chaussée, Marie a déployé son atelier de peintre et plasticienne. De grands tableaux verticaux voisinent avec des sculptures aériennes de petits personnages virevoltants, les bras lancés vers le ciel, qui semblent raconter tout un tas d'histoires.

Un escalier mène au premier, que les quatre enfants se sont longtemps partagé avant que les aînés s'envolent vers d'autres horizons.

Une volée de marches plus haut, Xavier a installé son lieu d'écriture, sa fabrique à romans nichée sous les toits.

Il y travaille au calme, forcément, mais toujours à l'écoute des allées et v enues de la maisonnée . En entendant des bruits de pas dans l'entrée, il ouvre la porte de son bureau pour crier du haut de l'escalier: « Comment va le rôti dans le four ? Est-ce que quelqu'un peut jeter un œil ? »

Ça n'a pas traîné, nous v oici déjà dans la cuisine . Ronde et lumineuse grâce à la véranda donnant sur le jardin, la pièce est un passage ob ligé où l'on est entraîné à toute heure de la journée, histoire de partager un café, un thé, ou encor e un rôti doré accompagné d'endi ves braisées. Bon nombr e d'échanges a vec Xa vier se tiendr ont ainsi autour d'une tab le, les pr emières discussions r oulant allègrement sur la m usique et les li vres, de préfér ence écrits par d'autr es que lui.

Xavier-Laurent Petit n'est pas du genr e à raconter sa vie, il n'a pas « la fibr e intr ospective » comme il dit et le mot « biographie » quand il s'applique à lui le f ait frémir ! Ce qui l'intér esse, c'est de parler de son tra vail, de l'écriture, et aussi des r omans qui le nour rissent et des musiques qui l'accompagnent, et encore de ses voyages au bout du monde, des grands espaces qui lui sont indispensables…

Parfait !

On demande à v oir des photos. On va être servi.

J'ai souvent un appareil photo sur moi. Un petit pour les jours ordinaires et un plus complet lorsque je pars « en chasse ». J'aime l'idée de capturer de minuscules parcelles de temps. La plupart de mes photos sont désespérément banales, mais parfois – rarement – j'obtiens quelque chose de presque pas trop mal.
La rue Berthe, à Montmartre, est une sorte de tremplin qui ouvre droit sur le ciel ; le soir tombait et ces trois silhouettes se détachaient comme dans un théâtre d'ombres.

Graffitis, arbres, photos de nuit… Je me lance parfois dans des sér ies de photos sur un même thème. Celle-ci fait partie d'une série « Lecteurs/lectrices ». Ce jour-là, le jardin du Luxembourg grouillait de monde et cette fille était plongée dans… La Princesse de Clèves *!*

Instantanés d'enfance

« À l'exception de quelques images, de quelques flashes, j'ai très peu de souvenirs de mon enfance. Je dois être fabriqué comme ça. Je me souviens rarement des choses… »

Des choses peut-être, mais pas des livres. Là-dessus, la mémoire de Xavier est infaillible. Dans ces instantanés d'enfance qui surgissent au détour d'une conversation, il apparaît toujours le nez plongé dans un roman dont il se rappelle parfaitement le titre, la couverture et parfois même l'endroit où il s'est installé pour s'y plonger.

« Il y avait dans le jardin de mes parents deux marronniers qui sont longtemps restés inaccessibles… jusqu'au jour où j'ai réussi à grimper sur l'un d'eux. D'après mes souvenirs d'enfant, c'était pas mal haut, mais mon père habite toujours cette maison, et l'adulte d'aujourd'hui confirme que c'était de la belle escalade ! À ce jour, le second marronnier est toujours invaincu. L'arbre est assez vite devenu mon refuge. J'y grimpais avec de quoi y faire le Robinson : pain, chocolat et bouquins. J'ai le souvenir – vrai ou faux – d'y avoir passé des heures et d'y avoir englouti des pages de Jules Verne. »

L'histoire ne dit pas si le baron perché descendait de son arbre avec un livre maculé de traces de doigts chocolatées. C'eut été dommage car le petit Xavier-Laurent Petit ne

lisait pas que des romans à trois francs six sous. Il a la chance d'avoir grandi dans une famille animée « d'une grande curiosité et d'une vraie admiration pour l'écrit », dont la bibliothèque infinie regorgeait d'ouvrages précieux.

« Ma mère était professeur de philo et les livres lui étaient indispensables. Il y en avait un peu partout dans la maison. L'une des pièces était bourrée de livres anciens, reliés, parfois très beaux, mais ils n'étaient jamais sous cloche, jamais sous verre, toujours en libre accès. J'ai lu, par exemple, Jules Verne dans les Hetzel d'origine. Il y avait aussi des romans policiers aux éditions le Masque, des polars très corrects, assez sages. Beaucoup de Simenon. Des Maurice Leblanc que j'adorais. J'avais la chair de poule en lisant les Conan Doyle : *Le Chien des Baskerville*, *La Vallée de la peur*… Un auteur qui a complètement disparu de la circulation, c'est Cronin, un écrivain écossais qui mettait en scène des étudiants en médecine pauvrissimes obligés de travailler comme des brutes. Je me souviens d'un titre, *Le Chapelier et son château*, c'était mélo en diable et je pleurais à chaque fois. »

Mais la grande émotion littéraire, celle qui fait vaciller ses certitudes de lecteur, il la rencontrera un peu plus tard, à dix-sept ans, lorsqu'il découvre les romans de Michel Tournier : « J'ai relu plus de dix fois *Le Roi des Aulnes*. J'ai trouvé là une façon d'écrire, une façon de raconter les choses que je ne connaissais pas jusqu'alors. Et c'est certainement ce livre qui a fait qu'un jour j'ai eu envie d'écrire. »

Tournier le conteur, l'écrivain retranché dans un ancien presbytère qui se nourrit de géographie, l'auteur

de *Vendredi ou la vie sauv age* qui affir me haut et for t qu'« une œuvre ne peut aller à un jeune pub lic que si elle est parf aite » sera donc l'une des étincelles qui, un jour , mettra le feu aux poudr es. Mais patience , la mèche est encore longue.

C'était un matin, très tôt, en Bretagne. Dans le jour qui se levait, une énorme masse était échouée sur la plage. Une baleine ! Je me souviens des battements de mon cœur. Qu'un tel animal puisse mourir semblait presque impossible. Plus tard, au large du Groenland, j'ai pu voir des baleines «jouer» devant l'étrave du bateau. Elles étaient incroyablement confiantes et légères. Pleines de vie.

Pour frimer un peu… Le glacier que l'on aperçoit derrière moi est un « petit morceau » de la calotte polaire, dans l'ouest du Groenland, un pays tout à la fois fascinant et inquiétant.

L'année de la baleine

Alors que Xavier fait défiler ses photos sur l'écran de son ordinateur, on attrape au vol le cliché d'une baleine échouée sur une plage bretonne…

« Ça date de 1993. C'est un jour où l'on se balade avec Marie sur la plage de Bénodet. Une baleine vient de s'échouer et l'on est quasi les premiers à la voir. C'est incroyablement impressionnant cette grosse bête, c'est un spectacle inouï ! »

Et tout aussi inouï la cascade de livres qui va découler de cette image. Car la machine à écrire modèle XLP est lancée. Le spectacle de la baleine affalée, de ce monceau de chair inerte et de la foule qui se presse autour inspire à Xavier un court récit. Dans la foulée, il écrit d'autres nouvelles, qui distillent souvenirs d'enfance et personnages croisés dans sa jeunesse. « Il y a tout un petit mélange. Il y a des noms qui reviennent. Le premier récit, par exemple, s'intitule *La Mémoire de Miée*. Mais ça n'a rien à voir avec le roman écrit plus tard. Miée, c'est une vieille femme tatouée sur tout le corps qui se produit dans un cirque. Le seul tatouage qu'elle ne montre pas, ce sont les chiffres qu'on lui a gravés sur le bras pendant sa déportation…

Il y a aussi l'histoire d'Edmond Rieper, un personnage passionné d'insectes. Rieper, c'est à une lettre près l'ana-

gramme de Perrier, le nom de mon arrière-grand-père maternel mort en 1921. Il a été directeur du Muséum d'histoire naturelle à Paris et a écrit des tas de bouquins sur la zoologie et la faune marine. Quand j'étais gosse, j'adorais aller au Muséum parce qu'il y avait une allée "Edmond Perrier", je ne comprenais même pas qu'on me fasse, moi, son arrière-petit-fils, payer l'entrée.

Dardanella est le récit d'un ancien poilu qui a fait toute sa guerre aux Dardanelles. Ce soldat de 14 est un vieux bonhomme que j'ai connu enfant, pendant les vacances d'été en Charente. Il s'appelait Potet et labourait son champ avec une mule. Cette guerre dans les Dardanelles a été le voyage de sa vie. Il n'a jamais bougé de son coin de Charente ni avant ni après. Il vivait au milieu de ses photos et de ses souvenirs. »

Xavier envoie sous pli ces petits bouts d'enfance, l'histoire de Miée, celle d'Edmond Rieper, et des autres, à un concours de nouvelles sur manuscrit. Quelques mois plus tard, il obtient le prix Prométhée 1995 et voit son recueil *L'Année de la baleine* édité chez Littéra. « Mes premiers textes publiés dont je suis infiniment fier, ce sont ces petites nouvelles… »

À la même époque, Xavier change d'identité. Deux fois.

Pendant six mois, il reçoit du courrier adressé à Madame Xavier Petit. Il faut tout ce temps à la Caisse d'allocations familiales pour admettre que c'est bien le père et non la mère d'Aurélien, de Raphaël et de Matthis âgé de quelques mois, qui bénéficie d'un congé parental d'éducation. Xavier vient de quitter son poste de directeur d'école pour se

consacrer à ses trois enfants, mais pas seulement. Ce congé parental est aussi un congé de reconversion. « Je veux écrire à ce moment-là. Je participe à une quantité astronomique de concours de nouvelles. J'en fais des tas. J'ai besoin de me tester, de savoir si ça vaut le coup, ce truc-là. Et puis, je m'aperçois que mes nouvelles sont souvent primées. Avec un résultat assez satisfaisant, c'est qu'elles sont publiées. »

En l'écoutant égrener son emploi du temps d'homme au foyer – il emmène les mouflets à l'école, les reprend à midi car ils mangent à la maison, enchaîne les courses, le ménage, les lessives – on se demande bien comment ce papa poule a pu pondre au même moment un recueil de nouvelles et deux polars ! À l'entendre, ça a l'air tellement simple : « J'ai trouvé une crèche qui a accepté de me prendre Matthis deux après-midi par semaine et sinon il faut jongler avec les siestes. Dès que j'ai un moment, je me mets à écrire. Il faut que je justifie mon arrêt. Il y a l'idée de s'arrêter pour faire quelque chose d'autre. »

Parce qu'il trouve son nom un peu trop banal, Xavier signe ses premiers textes de son nom d'état civil au grand complet dont il fait un prénom composé : Xavier-Laurent Petit. Il mettra quelque temps à s'apercevoir que les initiales de ce pseudo donnent un résultat plutôt étonnant : XL comme « Grande taille » et P comme « Petit modèle ». D'ailleurs il est trop tard pour y penser, nous sommes en 1995 et *l'école des loisirs* s'apprête à publier le premier roman jeunesse signé Xavier-Laurent Petit. Mais ça, Xavier ne le sait pas encore. Il est plongé dans les affres de l'attente. « Pour des raisons éditoriales, Littéra m'avait demandé de supprimer une des nouvelles de *L'Année de la baleine*. Et j'avais choisi de retirer un texte inspiré d'un souvenir

d'enfance, l'ancêtre de *Colorbelle-ébène*. Je l'ai réécrit, modifié et j'ai pensé que cette histoire qui raconte le questionnement d'un enfant sur ses origines pouvait intéresser d'autres éditeurs. J'ai envoyé le manuscrit à *l'école des loisirs* - la maison d'édition incontournable pour un ex-instit – et puis plus rien. Aucune nouvelle pendant quatre, cinq mois. Au moment où je décide de laisser tomber, je reçois un coup de fil de Geneviève Brisac. Elle me dit : « Écoutez, j'ai le souvenir d'avoir lu votre texte, ça m'a plu, mais entre-temps on a repeint mon bureau et tout ce qui me reste de vous c'est votre numéro de téléphone ! » Le manuscrit de *Colorbelle-ébène* est de nouveau emballé, pesé, renvoyé, publié et… primé quelques mois plus tard, quand il obtient le prestigieux prix Sorcières décerné par les libraires. On a connu entrée plus discrète dans la littérature jeunesse… Pourtant, Xavier est à la peine. Après avoir écrit son *Colorbelle-ébène*, il se sent vidé, essoré, avec l'impression de n'avoir plus rien à raconter.

C'est alors que *L'Année de la baleine* lui vient une nouvelle fois en aide.

À l'occasion de la remise du prix Prométhée qui récompense son recueil de nouvelles, il a rencontré l'un des membres du jury, Rachid Boudjedra. L'écrivain algérien est alors en exil. Il vient de quitter précipitamment son pays déchiré par la guerre civile, sa vie est menacée, il circule avec un gilet pare-balles, entouré de gardes du corps. Xavier l'écoute attentivement raconter ce qu'il vient de vivre en Algérie et peu à peu naît l'image exaltante et romanesque d'un homme qui risque la mort

pour ses écr its. « La brève rencontre avec Rachid Boud-jedra est l'étincelle qui me per met de r epartir sur autr e chose. J e me dis que là, il y a une histoir e à raconter , quelque chose à f aire à par tir de ce vécu. Après, il y a tout un tra vail de collecte d'infor mations qui de vient passionnant. J'achète des jour naux tous les jour s – c'est une époque où l'on parle de l'Algér ie sans ar rêt – je découpe mes articles et je découvre au kiosque en bas de chez moi, des jour naux algér iens écr its en français. Ce sont vraiment ces coupures de presse, les livres de Rachid Boudjedra, notamment *Timimoun*, qui me donnent l'idée de *L'Oasis* ».

L'Algérie, le pa ys où se situe l'histoir e d'Elmir et de son pèr e jour naliste, n'est jamais citée dans le li vre. P as plus que les États-Unis et l'Irak dans *Be safe*, l'ex-Yougoslavie dans *Fils de guer re*, la Boli vie dans *Maestro* ou le Mexique dans *Les yeux de Rose Andersen.* « Je ne me voyais pas parler de l'Algérie où je n'ai jamais mis les pieds alors qu'il y a tellement de gens qui connaissent ce pa ys, qui y ont vécu. J e ne m'imag inais pas écr ire une f ausse vraie histoire. J'ai donc gardé ce flou, un peu par prudence, par honnêteté, et par ce que cela me per mettait de jouer sur un mode plus imag inaire. Et puis, je me suis r endu compte que le f ait de ne pas a voir nommé l'Algér ie ne gênait personne. »

La pr euve : cer tains s'y laissent pr endre. Xa vier a r encontré un lecteur pied-noir tout ému d'avoir retrouvé dans *L'Oasis* le goût des beignets de la vieille Nour redia. Vous savez Nourredia, qui tenait une échoppe dans cette r ue-là, à Alger ! L'histoire ne dit pas si Xa vier a osé le détr omper en lui révélant qu'il s'était inspiré d'une dame énor me qui

tenait un restaurant en Bourgogne. La justesse des descriptions dans *L'Oasis* a donné naissance à une autre légende. Elle court les pages Internet consacrée à Xavier-Laurent Petit où on lui prête des origines algériennes, alors qu'il est né à Boulogne et a grandi à Vanves, en banlieue parisienne. N'allez pas vendre la mèche, cette double nationalité l'amuse beaucoup.

Fils de guerre, dont l'action se passe dans un pays des Balkans jamais mentionné, a lui aussi suscité des quiproquos en pagaille, dont Xavier s'étonne encore. Dans un collège situé près d'une base militaire, on lui a présenté plusieurs parents d'élèves, anciens Casques bleus en ex-Yougoslavie. « Ils avaient lu le livre et réussi à dater et à localiser les événements dont je parlais dans *Fils de guerre*, alors que moi, je les avais bricolés dans mon petit coin, en y mêlant des éléments du conflit Iran/Irak de 1980 comme cette histoire d'enfants et de vieillards utilisés comme « engins » de déminage. Ces pères Casques bleus n'avaient pas lu seulement mon bouquin, ils avaient lu ce qu'ils avaient vécu, ce qu'ils avaient en tête. Il avaient compris ce qu'ils avaient envie de comprendre… »

Mais revenons à *L'Oasis*. Xavier en parle souvent comme de son premier « vrai » roman, celui qu'il revendique comme tel, celui qui lui a ouvert la voie tout en lui montrant la voie. Après le succès de son premier roman pour adolescents, il se dit qu'il vient de trouver là une façon d'écrire qui intéresse les lecteurs. Alors il s'interroge : comment s'y est-il pris pour fabriquer ce livre ?

Il retient l'idée d'utiliser les journaux, d'ancrer son histoire dans l'actualité, de tisser une forme de réalité avec une

forme d'imaginaire, mais un imaginaire qui colle parfaitement, qui sonne vrai.

L'idée de faire toucher du doigt une réalité pas si lointaine, à deux heures d'avion, à quelques centaines de kilomètres.

L'idée qu'un livre est un filtre, que le roman permet de cristalliser la réalité et de la simplifier pour en tirer l'essentiel.

Nous sommes en 1996, Xavier-Laurent Petit vient de trouver une façon d'écrire devenue sa marque de fabrique. Il va en faire grand et bon usage.

J'ai souvent fait des voyages en marchant. L'allure du pas ne permet pas d'en voir beaucoup, mais permet certainement de voir mieux. On s'arrête, on prend une photo, on baragouine comme on peut avec les gens de rencontre… Et lorsqu'on marche plusieurs jours d'affilée, le temps finit par disparaître. Ne compte alors que le rythme de la marche.
La photo a été prise au Maroc, au pied du plateau de Tarkeddit, les vagues du paysage semblaient nous accompagner.

Le travail des artisans, la sûreté de leurs gestes, leur coup d'œil… La comparaison avec l'écriture est à la fois banale et assez tentante . Il y a l'idée de construire , une histoire ou une charpente, l'idée de travailler un matériau, les mots ou le bois… Ça me convient assez bien.

La fabrique à romans

Lorsque Xavier ouvre la porte de son bureau niché sous les toits, on y entre les sens en alerte, à l'affût d'indices, de traces du travail en cours, de secrets de fabrication, de petits détails qui en disent long. On repère tout de suite le dictionnaire analogique à côté de l'ordinateur, le pot hérissé de crayons soigneusement capuchonnés, la table de travail montée sur tréteaux… Rien ne traîne. On jette un œil discret dans la corbeille à papier, elle est vide. On parcourt les titres des romans serrés dans la bibliothèque, on tente d'en retenir quelques-uns, il y en a trop. Au ras du plancher, le bel alignement des livres s'arrête net devant une rangée de dossiers en plastique transparent, chacun marqué d'une étiquette avec le titre d'un roman : *Maestro*, *Be safe*, *L'attrape-rêves*… À côté, plusieurs gros cahiers à la couverture rigide et mouchetée.

Nous y voilà !

Mais il n'y a pas de secrets. Chaque fois qu'on l'interroge, Xavier partage sans compter ce qu'il a appris de son métier d'écrivain. En entomologiste qui connaît son sujet, il raconte le cheminement qui l'amène jusqu'au roman, ses moments d'exaltation comme les périodes où il est à la peine.

Il déballe tout…

Les limbes

À commencer par un dossier sans étiquette qu'il extrait de la bibliothèque. Il en sort quantité d'articles de presse au papier jauni, mêlés à des photos de magazines soigneusement découpées. On attrape au vol quelques titres : la mer d'Aral, le peuple des roseaux en Irak, un dossier sur Tchernobyl, un autre sur le réchauffement climatique, une coupure de presse sur la cueillette des olives en Palestine… des sujets d'actualité souvent lointains, qu'il a repérés au gré de ses lectures, mis de côté, engrangés parce qu'il a senti qu'il pouvait en faire quelque chose.

Il appelle ses archives « les limbes », ces zones indéterminées. Il y revient de temps en temps, il tourne autour. En feuilletant ces articles, on le voit qui s'arrête, l'air songeur, devant la photo d'une masse verte saignée d'une traînée rouge, c'est une vue aérienne de la forêt amazonienne défigurée par la route des exploitants forestiers : « Tu regardes ça, et ton imagination décolle tout de suite… »

L'étincelle

Mais il manque encore « l'étincelle » – Xavier emploie souvent ce mot pour évoquer la pichenette, le coup de pouce qui déclenche son travail de romancier. Là, tout est affaire de hasard. La rencontre de l'écrivain algérien Rachid Boudjedra est à l'origine de *L'Oasis*. Une discussion impromptue est le point de départ de *Fils de guerre*.

À l'époque, Xavier ressasse le thème des enfants-soldats après la découverte de *Je n'ai plus de larmes pour pleurer*, un livre sur le conflit Iran/Irak du romancier iranien Freidoune Sahebjam. « Il y avait cette envie d'écrire sur les enfants-soldats, mais j'ignorais par quel bout l'attraper.

Un jour, il y a eu un échange très bref avec une collégienne de troisième. Elle s'appelait Natalia, elle était yougoslave, je n'en sais pas plus. Elle a levé le doigt pour me dire qu'elle n'avait pas aimé *L'Oasis* parce qu'elle avait eu l'impression que l'histoire se passait dans son pays. C'était la petite étincelle. Je me suis dit que c'était par là-bas qu'il fallait que je fouille… » Et voilà Xavier parti sur l'histoire de Jozef, un enfant-soldat embarqué malgré lui dans le conflit yougoslave…

Il arrive aussi que plusieurs fils s'entremêlent et que les points de départ convergent vers une même histoire.

C'est le cas pour *Les yeux de Rose Andersen*. Marie, qui connaît mieux que personne les sujets susceptibles d'intéresser Xavier, avait découpé dans *Libération*, une brève sur les enclaves espagnoles de la côte marocaine, Ceuta et Melilla, une zone rebut où végètent les candidats à l'immigration qui rêvent de passer la frontière. Quand il découvre l'article, Xavier a encore en tête les photos de l'expo de Patrick Bard, *El Norte*, sur la frontière américano-mexicaine. Des photos où l'on sent une tension, une violence extraordinaire. « J'ai eu envie d'écrire sur ces lieux où il existe, en même temps qu'un espoir insensé, un trafic humain hallucinant. »

Xavier reconnaît volontiers, la part de hasard dans ces rencontres ponctuelles est énorme. « Quelque chose devient soudainement passionnant, et déclenche la recherche documentaire puis le travail d'écriture. »

L'immersion

Quand Xavier tient son sujet, il ne le lâche plus. C'est le moment exaltant où il court les librairies, écume les biblio-

thèques, épluche les jour naux. Un ar ticle faisant référence à un autre, un livre appelant un autr e livre… cette collecte d'informations lui paraît souv ent inter minable. Mais si la documentation l'ensevelit, le submerge, elle lui appor te en contrepartie des idées à foison, des idées qu'il n'aurait jamais eues par lui-même. Il en est per suadé.

Il a fait du Web, dont il se méfie depuis qu'il y a découvert plusieur s bio graphies de Xa vier-Laurent P etit hautement fantaisistes un outil précieux. Il b utine, per d parfois beaucoup de temps, jusqu'à ce qu'il finisse par dénicher LE bon site. Celui de France Alzheimer pour compr endre la maladie de Miée ; celui de J eremy Hinzman, ce soldat déserteur de l'armée américaine qui lui inspire le Jeremy de *Be safe* ; le site officiel des Mar ines tellement bien f ait qu'il déclenche une envie immédiate de s'engager en ligne ! Il a aussi pioché dans le catalo gue électr onique des éditions Harlequin les titr es des r omans à l'eau de r ose dont se délecte la g rand-mère de *Be safe*, comme le mémorab le *Pour la braise de tes y eux*.

Il jubile en exposant sa der nière trouvaille, un dictionnaire automatique anglais/swahili dont il se sert pour écrire sa prochaine histoire qui se passera au K enya, « enfin, plus ou moins au K enya », cor rige-t-il.

Mais quand faut-il s'arrêter de fouiller ? Quand décide-t-on que l'on a réuni suffisamment d'infor mations ? Qu'on les a bien intégrées, qu'elles sont si bien digérées que la plupart d'entre elles ser ont gommées dans le r oman ?

Le puzzle

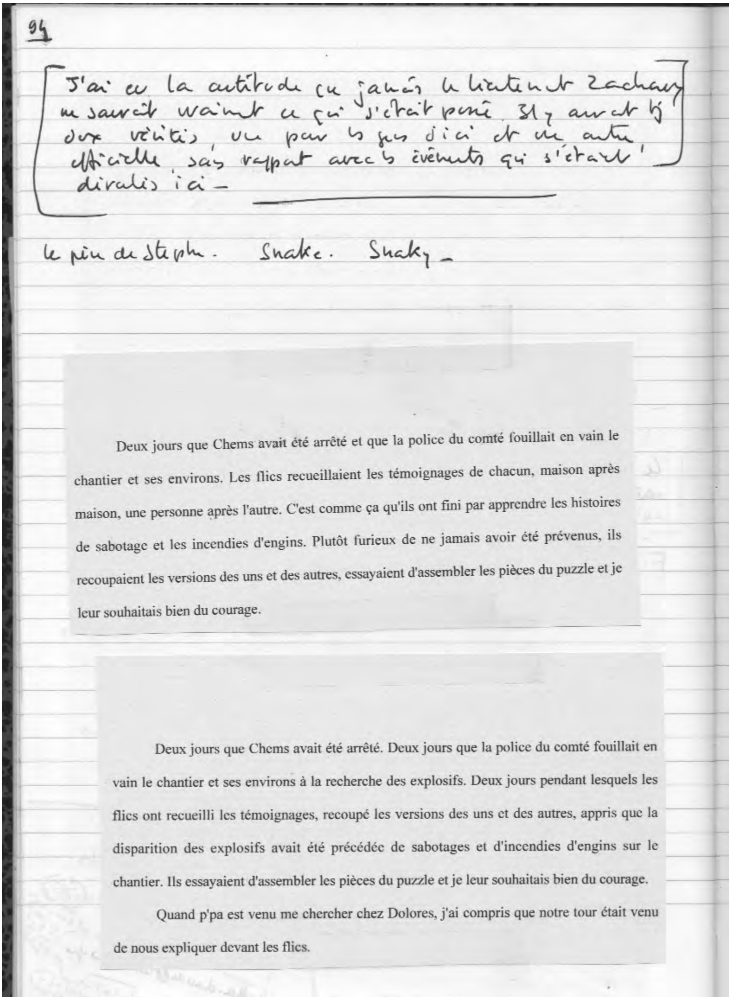
« Il ar rive un moment où cer taines phrases r eviennent en permanence, qui sont peut-êtr e le déb ut de l'histoir e. En

général, les vingt pr emières pages sor tent toutes seules. Après, ça se complique… Il y a plus d'hésitations. » Xavier ne suit aucun plan, aucun scénar io. Il est per suadé que l'imagination vient en écr ivant. « C'est le f ait d'écr ire qui déclenche la phrase sui vante, c'est le simple agencement des mots qui f ait surgir de nouv elles images. Seraient-elles apparues si on a vait mis les mots dans un or dre différ ent? Là encore, il y a une g rande part de hasard.

C'est plus difficile , par ce que cela ne fonctionne pas toujours. J e tiens à mon histoir e d'instinct, comme un chien qui flair e la piste. Il y a des moments où ça mar che très bien, où ça a vance, et c'est très jouissif . Et d'autr es moments où je bute, je patine, j'ignore pourquoi je me suis trompé de piste, pourquoi je me suis égaré. Là, je sais comment le r oman sur lequel je tra vaille se ter mine, je pourrais écr ire les tr ois, quatr e der niers chapitr es, mais il me manque un w agon. J e vais peut-êtr e renforcer le rôle de l'un des per sonnages qui pour rait f aire la char nière, ce moment de bascule. C'est une histoire de puzzle. J'essaie de trouver quelle est la pièce que j'ai bien pu perdre en route. *Maestro*, par exemple, est un r oman que j'ai f ailli ne jamais terminer, parce qu'il manquait quelque chose .»

Bâtir une histoir e, tr ouver la bonne pier re et la placer au bon endr oit…

Cette étape de la constr uction du récit, f aite d'accélérations et de pauses for cées, de bonnes et de f ausses pistes, est la plus labor ieuse, la plus difficile . C'est le moment où Xa vier a tendance à fuir son b ureau. Mar ie, sa femme, le de vine. Elle le v oit mitonner de bons petits plats, faire les courses, aller au marché. C'est sûr, il cherche la pièce manquante…


94

J'ai eu la certitude que jamais le lieutenant Zachary ne saurait vraiment ce qui s'était passé. Il y aurait les deux vérités, une pour les gens d'ici et une autre officielle sans rapport avec les événements qui s'étaient déroulés ici –

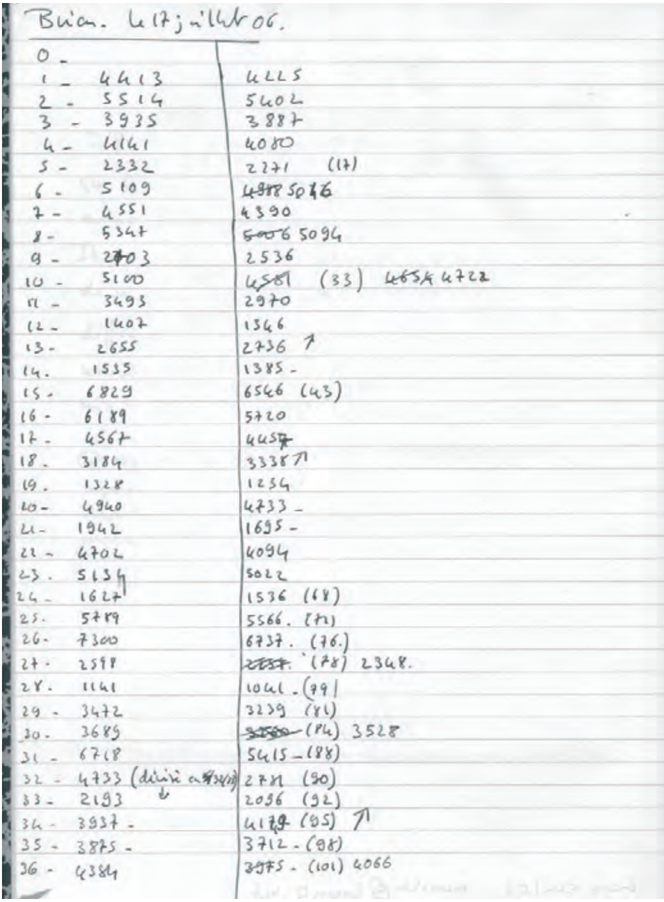
le pin de Steph. Snake. Snaky –

Deux jours que Chems avait été arrêté et que la police du comté fouillait en vain le chantier et ses environs. Les flics recueillaient les témoignages de chacun, maison après maison, une personne après l'autre. C'est comme ça qu'ils ont fini par apprendre les histoires de sabotage et les incendies d'engins. Plutôt furieux de ne jamais avoir été prévenus, ils recoupaient les versions des uns et des autres, essayaient d'assembler les pièces du puzzle et je leur souhaitais bien du courage.

Deux jours que Chems avait été arrêté. Deux jours que la police du comté fouillait en vain le chantier et ses environs à la recherche des explosifs. Deux jours pendant lesquels les flics ont recueilli les témoignages, recoupé les versions des uns et des autres, appris que la disparition des explosifs avait été précédée de sabotages et d'incendies d'engins sur le chantier. Ils essayaient d'assembler les pièces du puzzle et je leur souhaitais bien du courage.

Quand p'pa est venu me chercher chez Dolores, j'ai compris que notre tour était venu de nous expliquer devant les flics.

Une page du cahier de travail de L'attrape-rêves. *C'est le moment des esquisses et des essais, lorsqu'il s'agit d'ajuster les mots et les phrases jusqu'à ce que ça marche. Le moment que je préfère… C'est finalement une autre version qui se trouve dans la version définitive ! Quant aux mots* snake *et* snaky, *je n'ai aucune idée de qu'ils viennent faire là !*



Bucn. le 17 juillet 06.

0 -	
1 - 4413	4225
2 - 5514	5402
3 - 3935	3887
4 - 4141	4080
5 - 2332	2271 (17)
6 - 5109	~~4988~~ 5076
7 - 4551	4390
8 - 5347	~~5006~~ 5094
9 - 2703	2536
10 - 5100	4581 (33) ~~4654~~ 4722
11 - 3493	2970
12 - 1407	1346
13 - 2655	2736 ↗
14 - 1535	1385 -
15 - 6829	6546 (43)
16 - 6189	5720
17 - 4567	4457
18 - 3184	3338 ↗
19 - 1328	1254
20 - 4940	4733 -
21 - 1942	1695 -
22 - 4702	4094
23 - 5134	5022
24 - 1627	1536 (68)
25 - 5789	5566. (71)
26 - 7300	6737. (76.)
27 - 2598	~~2557~~ (78) 2348.
28 - 1141	1041. (79)
29 - 3472	3239 (81)
30 - 3689	~~3580~~ (84) 3528
31 - 6718	5415 - (88)
32 - 4733 (divisé en ...)	2781 (90)
33 - 2193	2036 (92)
34 - 3937 -	4179 (95) ↗
35 - 3875 -	3712 - (98)
36 - 4384	3975 - (101) 4066

Dès que je termine un chapitre, je note le nombre de signes que je viens d'écrire (l'ordinateur compte ça très bien). Au moment des relectures, j'élague et je coupe, j'essaie de réduire la taille de mon texte pour arriver à l'expression la plus resserrée possible. Ces colonnes de chiffres correspondent à ma petite comptabilité personnelle…

L'ajustement

La dernière étape, celle de la réécriture, vient après. Et avec elle, le plaisir. Celui de reprendre le texte, de corriger, peaufiner, modifier, combiner différemment, de se dire que cette phrase-là, serait peut-être mieux quelques lignes plus haut ; que ce mot ici ne convient pas tout à fait, qu'il y en a forcément un autre…

« Le mot « bricoleur » me va très bien. Pas le gars qui part acheter une perceuse Black & Decker® au rayon bricolage, mais celui qui ramasse des petits bouts de trucs dans la rue, qui bidouille avec ce qu'il a autour de lui.

C'est là que je ressens vraiment le plaisir de l'écriture. »

Tout à la fin, Xavier fait appel à Marie, l'indispensable première lectrice. Elle prépare un thé, s'installe à ses côtés et tourne les pages sans dire un mot. Parfois, elle lâche un petit commentaire, « Là, c'est bien », une remarque : « Ici, tu pourrais nous redonner un peu d'espoir ». Xavier l'écoute sans la lâcher du regard. Il a, paraît-il, l'angoisse qu'elle s'endorme sur le manuscrit, ce qui n'est jamais arrivé. La première lectrice est aussi une dénicheuse de titres : « J'ai trouvé *L'Oasis, Maestro, L'attrape-rêves*… J'en sors plein, ça l'agace ! » sourit-elle.

On retourne dans le même bureau quinze jours plus tard. Surprise ! L'espace n'est plus le même. Les dossiers étiquetés ont disparu, les cahiers mouchetés se sont volatilisés, certains rayonnages de la bibliothèque sont vides alors que la corbeille à papier déborde. Les indices que l'on croyait si précieux ont disparu dans un grand remue-ménage…

En 2001, grande balade à pieds sur les hauts plateaux du Y emen. Après des heures de marc he dans des coins plutôt déser tiques, l'ar rivée sur la citer ne de Hababah semble presque irréelle. Comme si ce lieu était resté hors du temps.

Un soir, alors que nous ar rivons dans un village , un gros 4x4 déglingué fonce à notre rencontre, conduit par un gamin d'une douzaine d'années . Ses copains ne devaient pas en avoir beaucoup plus et l'anglais est approximatif :

– Where do you come from ?

– Fr ance…

– France ! Ouahhh ! Zidane ! Zidane !

Petits arrangements avec l'école

Longtemps, Xavier Petit a été cancre. Il ne s'en est d'ailleurs jamais caché chaque fois que des collégiens et des lycéens l'ont interrogé sur sa scolarité. Bien au contraire. Leur réaction, souvent la même, va de la surprise à l'incrédulité, comme celle d'Amine, élève de quatrième chargé d'écrire le compte-rendu d'une rencontre avec l'auteur de *Maestro*, et qui relève, bille en tête : « Ce qui m'a vraiment étonné, c'est qu'en quatrième, il n'était pas très doué pour les études et qu'il a même redoublé ! »

Pauvre Amine, s'il savait… L'élève Xavier Petit a fait bien pire. Notre ex-cancre a remis la main sur l'un de ses bulletins de l'école primaire. Ses résultats sont affligeants toutes matières confondues. Appréciation d'ensemble : Insuffisant. Conduite : 2/5. Application : 2/5.

Commentaires de l'intéressé : « Le reste (exactitude, leçons, devoirs…) s'améliore un peu puisque je passe à 3/5, mais un petit coup d'œil permet de voir que j'ai truandé la note des devoirs, en transformant le 2 en 3 ! Ce que ma mère a apparemment signé les yeux fermés. Même chose pour le 9/20 en rédaction que j'ai gaillardement transformé en… 19/20 ou mieux, le 5/10 en sciences qui est devenu un surréaliste 15/10 ! »

On s'interroge. Comment cette brebis égarée a-t-elle retrouvé le droit chemin ?

Tradition oblige, sa famille bourgeoise et catholique confie le cas désespéré aux « bons pères jésuites ». En 1967,

Xavier fait sa rentrée de sixième à Franklin, l'appellation familière du collège et lycée Saint-Louis-de-Gonzague… « Ça vous met tout de suite dans l'ambiance. » Il prend son train en gare de Vanves jusqu'à Montparnasse, puis le métro qu'il quitte à Trocadéro pour rejoindre à pied l'établissement situé dans le 16e arrondissement. Deux heures de trajet quotidien, qu'il effectue seul, à douze ans, et qu'il va refaire sans regimber pendant de longues années.

Il se présente au collège en cravate, chemise et veste ; côtoie dans sa classe des Chaban-Delmas, des Giscard d'Estaing et des Balladur… et reste un irréductible cancre, cravaté, certes, mais un cancre tout de même. « J'étais largué pendant tout le début du secondaire, je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'on m'expliquait. »

Jusqu'au fameux redoublement de quatrième. « Soudain tout m'intéresse. Je découvre que j'aime apprendre, que j'ai un appétit pour le savoir, la connaissance. De préférence, moins ça sert à quelque chose, plus ça me paraît intéressant. Le grec, le latin, les maths, je n'ai pas trop de barrières. Je n'ai pas le souvenir de m'être ennuyé une demi-seconde grâce à des enseignants fabuleux, d'une ouverture d'esprit incroyable. »

Parmi les profs de français qui « savent y faire », il y a d'abord M. Cassaigne, chaleureux et drôle avec son accent du Midi, qui ne rate jamais une occasion de transformer sa classe en terrain de jeu. C'est l'année au cours de laquelle Xavier et ses co-légionnaires – les élèves sont répartis en quatre légions rivales – apprennent des passages entiers d'*Athalie* (comme "Le Songe") qu'ils déclament en chœur en essayant d'aller le plus loin possible dans la pièce.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit.

Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort pompeusement parée…

Plus tard, Xavier croise M. Davoigneau, tout feu tout flamme lorsqu'il s'agit de partager son amour des livres, dont la description évoque immédiatement l'un de ses confrères imaginaires, monsieur Harrison, le professeur de littérature si charismatique de *L'attrape-rêves* :

« On posait nos stylos et on l'écoutait bouche bée. On ne comprenait pas la moitié du quart de ce qu'il racontait mais je crois que l'on pressentait tous plus ou moins qu'il nous indiquait le chemin d'un monde dont il était le seul à détenir les clés. Il y mettait une passion incroyable et, le temps de son cours, l'avenir de l'univers semblait ne tenir qu'aux phrases écrites dans les bouquins dont sa sacoche était bourrée. »

Il y a aussi la rencontre décisive avec M. Piveteau, une gueule de croque-mort à l'humour féroce, qui leur apprend à lire les grands textes au-delà des lignes et à développer leur sens critique. Le sien est du genre sélectif : M. Piveteau déteste Flaubert. « Un parti pris hallucinant. Je me suis présenté au bac français sans avoir lu une seule ligne de Flaubert. Je me suis rattrapé depuis. »

Xavier a d'ailleurs rattrapé le temps perdu dans toutes les matières, le voilà qui caracole en tête de classe et s'apprête à décrocher un bac scientifique. Quand brusquement, ce destin tout tracé fait une belle embardée en début de terminale : « Finalement, je décide que tout cela m'emmerde. Je change de voie pour préparer un bac littéraire. Je suis pourtant bon en maths, mais il y a une attirance vers autre chose et surtout le fait que mes parents respectent totalement ce choix. Je me retrouve avec un prof

de philo génial, qui rétrospectivement était un peu un terroriste intellectuel, mais qui savait ouvrir des portes, capable à la fois de nous plonger dans des textes dur s et de nous faire réfléchir. Pas un prof débatteur, mais tout le contrair e. Il disait : "Sur tout ne mettez pas dans une disser tation ce que vous pensez, car ce que vous pensez, je m'en fous complètement. Votre avis, si v ous en a vez un, c'est très bien, si vous ne le donnez pas c'est encore mieux." Cela induit une chose intér essante, il r estait à se confr onter a vec les textes que l'on a vait sous les y eux, à les décor tiquer, à les comprendre… »

Entre-temps, Xa vier a laissé tomber la cra vate pour endosser la panoplie du bon élèv e. Et pas for cément celle que l'on imagine… En pleine pér iode baba-cool, « les jèses de Franklin » ont décidé, sans le dire, de lâcher la br ide aux élèves les plus mér itants selon un pr incipe foncièr ement injuste : la longueur des che veux d'un lycéen est pr oportionnelle à sa moyenne en classe. En d'autres termes, si vous vous tapez quinze , on v ous fout la paix. F ort de ses bons résultats, Xa vier affiche donc un look de pr emier de la classe avec ses che veux longs et la v este afghane fleurant la biquette qu'il a dénichée aux puces.

Nous sommes en 1976, Xavier s'apprête à user sa pair e de jeans pattes d'éph' sur les bancs de l'uni versité. Il choisit d'étudier la philo , comme sa mèr e a vant lui, « M. Fr eud serait v achement content ! » r emarque-t-il au passage . Il s'inscrit alor s en f ac à Nanter re, fer de lance de la contestation étudiante.

Et là, si on imag ine le futur auteur de *Be safe* et de *Fils de guerre*, le bio graphe féministe de Mar ie Cur ie, discuter à perdre haleine dans les A G, v oter la g rève à main le vée,

brailler des slogans dans les manifs, on se trompe lourdement. « Il y a des grèves interminables et je passe complètement à côté. Je ne suis pas militant pour un sou et l'idée de me faire embringuer dans une manif m'inquiète énormément. C'est bien simple, pendant les grèves de Nanterre, je passe mon temps libre à faire le ménage chez des particuliers pour gagner de l'argent de poche. »

L'année de sa licence, Xavier quitte avec soulagement cet îlot d'insurrection cerné par les bidonvilles et les chantiers du futur quartier de la Défense. Il est parvenu à s'inscrire à la Sorbonne.

Autres lieux, autres mœurs. Xavier profite amplement du quartier latin avec ses cinémas d'art et d'essai, ses librairies à chaque coin de rue et ses cafés. « J'ai une carte d'étudiant, mais pour le reste… » Pour le reste, il sèche les cours, n'écrit même pas la première ligne de son mémoire de maîtrise, vit au jour le jour sans se préoccuper davantage de son avenir professionnel…

La rencontre avec Marie sera décisive. Elle est instit. Il le sera aussi.

L'idée était toute simple, prendre une photo de Marie, exactement dans la même posture, au pied du même arbre et à chaque saison. La première photo a été prise au printemps… et l'arbre a été abattu l'été suivant.

Un jour d'hiver en Laponie… Le brouillard est si épais qu'il est impossible de distinguer le ciel de la terre. Pas d'horizon, pas de points de repère, rien que du blanc ! Les chiens sont les seuls à réellement savoir où ils vont !

Un froid impressionnant et un immense silence… Le jour, ou plutôt le demi-jour, n'est là que pour une poignée d'heures. On se sent presque de trop dans un tel endroit.

*Un iceberg dans le Scoresb ysund, un gigantesque fjor d sur la côte est du Groenland. Le minuscule village d'Ittoqqor toormiit qui mar que l'entrée du fjord est aussi le plus septentr ional de cette côte. Plus au nor d, il ne reste que la roche et la glace. J'aime ce nom presque impronon*çable, *à lui seul, il est une invitation au v*oyage.

Vallée du Langtang (Népal)
D'immenses montagnes, et de minuscules humains qui peinent dans la neige . Ces paysages-là ne se dévoilent qu'aux marcheurs…

Miée, le roman à part

« Chambre 315, je pousse doucement la por te, tendue comme un ressor t. Je me demande sur quelle Miée je v ais tomber. La « mienne » ou l'autre… » s'interroge Anna dans *Miée*. Va-t-elle r etrouver sa g rand-mère adorée , championne des r oudoudous au caramel ou bien la vieille femme échevelée et hagarde qui ne reconnaît plus sa petite-fille ?

C'est une vraie question, plus compliquée qu'il y paraît. Car chez Xa vier-Laurent P etit une Miée peut en cacher une autre, plusieurs autres, fictives ou réelles, qui toutes ont la particularité d'être des « personnages » hors du commun.

Commençons par la Miée des origines, celle que Xavier a rencontrée lorsqu'il était adolescent. « J'avais un copain en terminale qui m'a vait présenté sa g rand-mère. J'étais médusé de me r etrouver f ace à quelqu'un d'aussi âgé, d'aussi parcheminé. On ne l'appelait pas mamie ni mémé, mais Miée, un surnom très doux que j'ai toujours associé à une vieille femme. »

Il s'en souviendra bien des années plus tar d, lor squ'il crée le personnage d'une vieille artiste de cirque tatouée de la tête aux pieds qui cache un secr et, dans une nouv elle intitulée *La Mémoire de Miée …*

Mémoire, Miée, secrets… Tous les éléments sont en place pour glisser vers une autre Miée, celle du roman éponyme paru à *l'école des loisirs* en 2001 qui raconte les efforts d'Anna pour entraîner la mémoire trouée de sa grand-mère atteinte par la maladie d'Alzheimer.

– *Une vieille folle ! grommelle-t-elle, voilà ce que je suis, j'ai tout gâché.*

– *Arrête, Miée ! Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Tu es une super grand-mère.*

– *Je suis surtout super-déglinguée.*

– *Dis pas ça !*

– *Une zinzin, une vieille cinoque !*

– *Même pas vrai !*

– *Une fêlée, une toquée, une givrée ! Bonne pour l'asile !*

C'est un roman à part, un livre tendre et intimiste qui détonne dans la bibliographie de Xavier-Laurent Petit. Il y a mis beaucoup d'éléments personnels et l'a dédié à Jane Duverne, sa grand-mère, sa Miée à lui, tapie entre les lignes.

« Du fait de sa maladie, sans doute un Alzheimer, ma grand-mère maternelle avait un petit côté déconneur et branquignole que j'aimais bien. Avec mon regard d'enfant, je trouvais cette façon d'agir et de parler toujours à côté de la plaque fort cément drôle. Pour moi, ça n'avait rien de sinistre. Et j'avais envie de parler de cette maladie comme ça, sans sombrer dans le pathos. Dans le roman, Anna, la petite-fille de Miée a toujours la pêche, un grand sens de l'humour et de la dérision.

Pour tout un tas de raisons, j'ai gardé un très beau souvenir de ma grand-mère. J'avais pour elle une attirance particulière. Elle était originale même avant sa maladie. C'était une artiste qui avait créé sa maison de couture – j'ignore

quel genre de couture, certainement pas de la haute couture. Quand je l'ai connue, elle habitait chez mes parents. Elle avait une pièce à elle, dans laquelle elle vivait au milieu des tissus et des cartons à chapeaux "Jane Duverne". Malgré mes recherches, je n'ai rien trouvé sur elle… »

Une petite maison de couture sans prétention ? Que nenni ! Il est temps de rétablir une vérité historique et de rendre à Jane Duverne ce qui appartient à Jane Duverne. La dame côtoie Jean Patou, Marcel Rochas, Jeanne Lanvin… Pardonnez du peu. En 1925, *L'Officiel de la mode* « salue la première collection de printemps de Mme Duverne, une nouvelle venue parmi les artistes de la couture ». La petite nouvelle est prometteuse, elle colle parfaitement à son époque et s'épanouit dans la mode garçonne. Très vite, elle prend ses quartiers 18, rue Royale, à deux pas de la Madeleine où elle enchaîne les collections. Ses défilés sont déjà fort prisés si l'on en croit les chroniques de 1928 : « Nous avons assisté à la présentation de la nouvelle collection de Jane Duverne, où dans les salons trop petits pour la circonstance, se pressait la foule élégante. L'impression qui se dégage de cette collection est toute grâce et toute jeunesse, donnée par des petits cols et des petits nœuds d'un effet très nouveau. Les robes, assez collantes aux hanches, descendant un peu plus bas que le genou, sont agrémentées de plis et de godets qui sont de vraies trouvailles d'originalité et rendent la démarche excessivement gracieuse. »

1929 : *L'Officiel de la mode* distingue le modèle « Flirt », une robe parfaite pour un dîner intime, un concert ou une fin de soirée au cabaret ; et s'entiche pour « Douce amie », une robe d'après-midi tout indiquée pour jouer au bridge.

1933, 1935… Les robes s'allongent, les tissus s'alourdissent, la mode s'assagit. Sanglés dans les modèles « Darling » ou « Acacia », les mannequins de Jane Duverne posent, une main sur la hanche, sur une pleine page de papier glacé.

La styliste n'atteindra jamais la notoriété des plus grands créateurs français, mais elle tiendra son rang jusqu'en 1948, année de sa dernière apparition dans les pages de *L'Officiel de la mode*.

Après ? C'est une autre histoire. Elle prend fin en 1967, à la mort de cette grand-mère un peu fofolle, ancienne grande couturière des années folles, dont les journaux et un roman ont gardé la mémoire. La mémoire de Jane Duverne qui avait perdu la sienne.

Quelque part en Bourgogne…

XLP en TGV

Voici un email reçu très tôt le matin, dont la lecture donne le tournis :

De : xavier-laurent.petit
Objet : Rép : questions
Date : 19 janvier 2009 08:46:59 HNEC
À : sylviedo

Sylvie,
Mille excuses de ne répondre que sporadiquement à tes mails, mais j'ai entamé mon petit marathon des médiathèques, bibliothèques, collèges, lycées, etc. J'étais en Bretagne ce week-end, je pars tout à l'heure en Isère, j'y reste jusqu'à mercredi, je repars à Ancenis vendredi pour filer la semaine prochaine du côté d'Avignon et m'achever au salon de Saint-Paul-Trois-Châteaux… Je suis donc en train – c'est le cas de le dire – de me transformer en TGV !

Vidé, vanné, mais ravi. Voilà comment l'on retrouve Xavier rescapé de ces folles journées, quinze jours plus tard. Épaté par tous ces gens qui « se décarcassent de façon extraordinaire pour faire passer les livres ». Il raconte ses rencontres, ce prof de sport et cet autre de SVT venus défendre les romans qu'ils aimaient… De son périple dans le sud-est de la France, il a aussi rapporté une truffe qu'il sort du réfri-

gérateur pour nous la four rer sous le nez. Comment compte-t-il la préparer ? L'air grave, il explique qu'il va faire cuire des pommes de ter re à l'étouffée a vec des pieds de porc, qu'il va ensuite y déposer des copeaux de tr uffe. Et il assaisonnera le tout d'une main légèr e avec une g iclée de vinaigre…

Quant aux élèves croisés lors de ces rencontres, à quelle sauce ont-ils mangé leur écr ivain préféré ?

Xavier a l'air satisfait. Les personnages de *Be safe* ont suscité de belles questions. Un élèv e s'est demandé pour quoi le père n'avait pas v oulu parler de la guer re du Vietnam à ses fils ni les mettr e en gar de… « Quand il y a des débats comme ça ou des échanges de points de vue , je suis sur un petit nuage. »

Il lui ar rive d'en r edescendre car il n'échappe jamais à une batterie de questions beaucoup plus ter re à ter re.

De la plus f acile : combien de temps mettez-v ous pour faire un r oman ?

À la plus complex e : comment f ait-on pour écr ire ?

En passant par l'indiscrète : combien êtes-v ous payé ?

Souvent, Xa vier répond en sor tant de sa sacoche son attirail d'auteur : un manuscrit le plus corrigé et raturé possible, les ar ticles points de dépar t de ses récits, parfois ses contrats avec l'éditeur, mais aussi les épr euves cor rigées de ses romans, histoire de montrer que la fabrication d'un livre est aussi une œuvr e collecti ve. « J'ai toujour s un ou deux livres qui ne sont pas de moi et que j'aime à ce moment-là. Quand j'ai le temps, j'en lis un passage , en général le début. » Car le plus important est bien là : « Je veux leur faire sentir qu'un li vre n'est pas qu'un tas de papier casse-burettes que leur pr ofesseur les ob lige à lir e, mais que là-

dedans il y a de l'aventure, du suspense, du frisson ! Je leur dit aussi que des millions de gens vivent sans lire et ne s'en portent pas plus mal, mais que lorsqu'on aime lire, on vit plus que les autres, on vit sa vie, plus toutes les vies que l'on découvre. C'est un sacré luxe ! »

L'on devine, pour l'avoir vu à l'œuvre face à une classe d'un collège de la banlieue parisienne que l'exercice réclame toute son énergie. Debout face à l'assistance, il retrousse ses manches bien haut et parle à grand renfort de gestes pour appuyer ses phrases. Il mime certaines expressions, baisse le ton et, dans la seconde qui suit, redonne de la voix. Une fois branché sur son auditoire, il semble en capter les moindres vibrations. Il interpelle, questionne, vérifie que ce qu'il vient de dire est compris par tous, fait sans cesse référence à l'univers de son public, à la télévision, au cinéma, aux sites Internet.

En l'observant, on se dit que l'Éducation nationale a perdu un instituteur comme on en rêve.

C'est d'ailleurs la question incontournable, celle à laquelle il a droit dès les premières minutes de la rencontre : pourquoi avez-vous changé de profession ?

Avant de devenir écrivain, Xavier a été instituteur près de dix ans. Un métier qu'il a beaucoup apprécié pour son côté touche-à-tout. « Je me retrouvais avec une bande de gamins et je savais qu'il y avait des quantités de choses à faire avec eux. J'aimais bidouiller. Et je n'étais pas très attentif aux programmes, il faut le reconnaître. »

Chance pour lui, son établissement est une école « expérimentale », un espace où l'on bidouille une manière d'enseigner hors des chemins balisés de l'Education nationale. À partir du CE2, par exemple, les élèves ne sont pas

répartis en fonction de leur âge mais selon la matière travaillée. Les cours fonctionnent par ateliers qui tournent toutes les heures. Xavier est responsable des ateliers de maths qu'il anime face à des élèves des trois niveaux, comme dans une petite école de campagne.

Et puis arrive la tuile. On lui propose le poste de directeur d'école pour remplacer au pied levé la directrice qui s'en va. « Et moi, comme un con, je dis oui. Erreur absolue. Je ne suis pas fait pour être directeur, toute cette paperasse, ces réunions où tu passes des heures à parler de problèmes que tu pourrais régler en cinq minutes, ces circulaires qui te tombent dessus… Tu es vraiment pris entre le marteau et l'enclume. Tu n'as aucun pouvoir de décision, tu dois appliquer des réglementations du ministère même si tu les trouves absurdes. »

Lassitude, puis très vite le ras-le-bol. Xavier veut faire autre chose.

Et autre chose, ça va être écrire.

Le mot juste

Un matin, Xavier s'est mis en pétard en écoutant la radio. Un invité du 7-9 s'était mélangé les pinceaux et avait confondu adage et adagio. « Comme le dit si bien l'adagio… avait-il déclaré le plus tranquillement du monde, sans être ni repris ni corrigé par le journaliste qui l'interviewait. Beaucoup d'auditeurs avaient commencé la journée en éclatant de rire dans leur cuisine. Pas Xavier. Ce ciseleur de phrases fulmine lorsqu'il entend ou qu'il lit des fautes de français dans les médias. Comment en serait-il autrement ? Xavier a la passion du mot juste : « Le plaisir d'écrire est là : établir des listes de mots, choisir celui qui convient… Oui, je fais des listes. J'ai souvent le nez fourré dans un dictionnaire analogique. »

Et gare à celui qui emploie de grands mots, parfois à tort et à travers, pour parler de ses livres ! En épluchant quelques interviews de Xavier-Laurent Petit, on constate qu'il commence aimablement par rectifier ou réajuster les termes de la question qui lui paraissent inappropriés.

Pour les candidats voici la liste noire des mots à éviter :

Malgré la tentation, n'attaquez pas bille en tête en lui collant l'étiquette d'écrivain *engagé*. Il vous répondra que le mot *engagé* lui fait peur. « Je préfère le mot *concerné* qui signifie que l'on est entouré par des cercles. Il y a ceux qui vont écrire beaucoup à partir d'eux-mêmes et ceux qui vont

écrire à partir de ce qui les entoure, de ce qui les concerne. Je pense que je fais nettement partie des seconds. »

En évoquant ses romans, ne parlez pas de livres qui font *réfléchir*. Il rappellera que ce que l'on demande à un auteur c'est d'abord et avant tout de raconter une bonne histoire : « L'usage qui est fait de cette histoire ne dépend absolument pas de l'auteur ni de sa volonté. »

Si vous employez l'expression *parcours initiatique* à propos de ses personnages, il retiendra *parcours* mais balaiera *initiatique*. « Ce que je n'aime pas dans le mot *initiatique*, c'est cette impression de destin, de destinée. Il y a un certain nombre d'éléments qui font que l'on vit, que l'on réagit et que l'on se débrouille avec ce qu'on a pour s'en sortir, plus ou moins bien ou plus ou moins mal selon les cas. Jozef dans *Fils de guerre*, vit un parcours certes, mais il s'agit d'un parcours dramatique. »

N'allez pas chercher à savoir quels sont les faits divers qui l'*inspirent*. Il répondra que dans *inspiration*, « il y a cette idée de « tout fait », l'impression que quelque chose là-haut nous tombe dessus et qu'il n'y a plus qu'à écrire. Ce mot ne rend pas compte dans l'immédiat de cette idée de travail. »

En résumé, évitez de formuler une phrase du genre : *l'écrivain engagé*, Xavier-Laurent Petit, *s'inspire* de faits d'actualité pour mettre en scène de jeunes héros dont le parcours *initiatique* donne à ses lecteurs matière à *réfléchir*… Et tout ira bien.

Le 7 avril 2008, la flamme olympique passe à Paris, mais personne ne la verra, les manifestations contre la politique chinoise au Tibet obligent les organisateurs à la « cacher ». Ce n'est pas tout à fait par hasard que j'étais dans le coin ce jour-là…

Là encore, les noms sont à eux seuls des voyages. À Pashupatinath, au Népal, toute la vie s'organise autour de la rivière Bagmati, on s'y baigne, on s'y purifie et, sur la berge, se dressent les bûchers pour la crémation des morts.

Rock'n'roll et contrebasse

À Montreuil, lors du dernier Salon du livre et de la presse jeunesse, une brunette en survêt a sorti d'un sac à dos son exemplaire de *Be Safe* et fait part de son étonnement à son écrivain préféré :

– *Quand j'ai lu la quatrième de couverture, je pensais que le livre parlerait de la guerre, et quand j'ai découvert la première phrase, ça parlait de rock, de musique. J'ai trouvé ça bizarre…*

Xavier improvise illico un petit cours sur l'histoire du rock et son action subversive pendant les années soixante.

– *Le rock, c'est une musique que tu écoutes ? Pas trop, hein ? Moi, c'est vraiment une musique que j'écoutais quand j'avais ton âge et que je continue à écouter maintenant. Elle représente vraiment la révolte qui a eu lieu pendant une autre guerre, la guerre du Vietnam, dont je parle aussi dans ce livre. Le rock, parfois un rock très violent, a été l'une des façons de parler des horreurs que les soldats américains faisaient subir et subissaient eux-mêmes. Il y a un guitariste, dont tu as peut-être entendu le nom – mes enfants qui sont plus âgés que toi, mais pas beaucoup plus, l'écoutent – qui s'appelle Jimmy Hendrix. Lors d'un concert enregistré, il a repris l'hymne américain, et il a reproduit avec sa guitare les sifflements des bombes qui tombent. À l'époque, aux États-Unis, on a trouvé scandaleux qu'on puisse bafouer l'hymne américain. C'est le côté que j'aime dans la musique rock !*

Aujourd'hui encore, Xavier peut se passer en boucle l'album *Cosmo's Factory* du groupe californien Creedence, peut-être pas trois, quatre fois de suite, comme il le faisait ado au temps des copains, mais avec le même plaisir.

C'est à quinze ans que Xavier se découvre une passion pour le rock en même temps qu'une bande de potes. Ils sont cinq, tous branchés musique. Il y a Carolin qui a transformé sa chambre en studio d'enregistrement ; Arnaud, le pianiste, dont les doigts courent sur le clavier à la recherche de morceaux compliqués ; Guy, le vilain petit canard qui continue d'écouter du Mozart pendant que les autres trépignent sur Led Zeppelin ; Pierre et Xavier qui réunissent leurs économies pour acheter en commun une guitare électrique.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, Xavier qui habite toujours à Vanves, traverse tout Paris agrippé à sa mobylette pour rejoindre le QG. « Le lycée, les copains, la bande… La vie était-elle simplement possible sans eux ? » On se réunit chez Arnaud qui habite un grand appartement souvent déserté par les parents. Avachis au milieu des bières et des coussins, on écoute sur des vinyles Deep Purple, Pink Floyd et le Concert for Bangladesh de George Harrison. Puis on se lève, on prend son instrument, et l'on s'y croit vraiment… « On prenait beaucoup de plaisir à jouer ensemble. Mais je dois avouer que si les autres étaient bons, très bons même, certains ont fait carrière dans la musique, moi j'étais plutôt nul. »

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir reçu une éducation musicale digne de ce nom ! Xavier se souvient des cours de piano imposés par ses parents, auxquels il s'est opposé de toutes ses forces. « Ça a été "niet" toute mon enfance.

J'ai flingué tous mes professeurs de musique. Je n'ai pas aimé ça et je n'étais pas doué pour ça » assène-t-il avec la même conviction qu'à huit ans.

Musique classique *vs* rock ? Aujourd'hui, l'antagonisme n'a plus cours, Xavier écoute de tout. Il a redécouvert Bach, dont la rythmique carrée et régulière l'accompagne sur son MP3 pendant ses longs trajets ferroviaires. Ses quatre enfants jouent tous d'un instrument, voire de plusieurs. Batterie pour Matthis, guitares pour Raphaël, basse pour Aurélien, flûte traversière et des années de contrebasse pour Manon. C'est à eux, à ces graines de musiciens dont il est fier, que Xavier a dédicacé *Maestro*.

Maestro, justement. Il fallait bien un jour qu'il consacre un roman à la musique. Ce sera l'histoire de ces gamins des rues qui retrouvent une dignité grâce à l'apprentissage de la musique classique. À l'origine du livre, un article de *Libération* que Marie, toujours au diapason, a la bonne idée de lui glisser sous les yeux. On y raconte le projet fou de Freddy Céspedes, un chef d'orchestre bolivien qui est parvenu, par on ne sait quel prodige et déploiement d'énergie, à faire venir des instruments de musique pour monter un orchestre avec les gamins des rues d'El Alto, une banlieue populaire de La Paz. Lors d'une émeute, le conservatoire est incendié et les élèves se précipitent pour tenter de sauver des flammes leurs violons, leurs contrebasses, leurs flûtes. L'image de ces enfants barbouillés de suie sortant des décombres des instruments à demi-calcinés déclenche chez Xavier une envie d'écrire, de bâtir une histoire. Mais il s'interroge : « Si on prend un gamin qui ne sait ni lire ni écrire et qu'on lui met un violon entre les mains, est-ce qu'il va pouvoir en jouer rapidement ? » La

réponse se trouve dans *Maestro* qui raconte la passion qui mène à tout mais aussi le corps à corps des élèves avec les instruments, les sons graves qui bourdonnent et résonnent jusqu'au creux de leur ventre, les vibrations qui les secouent de la tête au pied, leur cœur qui cogne comme un tambour…

Il y a une suite à *Maestro*, une belle histoire après l'histoire. Un jour, Xavier est contacté par un membre de l'association Solidarité Bolivie qui connaît bien l'Orchestre municipal d'El Alto dirigé par Freddy Céspedes. En apprenant que Xavier est souvent sollicité pour parler de *Maestro* dans les collèges et les lycées, elle lui propose de lancer un appel aux dons… de cordes. Elle raconte que l'orchestre n'a pas un sou vaillant pour renouveler les cordes de guitare, de violon, de contrebasse qui finissent un jour ou l'autre par se rompre. Xavier est partant. Au moment d'entamer une série de conférences en Allemagne, il fait imprimer une affichette « S.O.S. cordes » qu'il laisse partout derrière lui. Un mois plus tard, l'association reçoit par la poste plus de cinq kilos de cordes, y compris des cordes de contrebasse neuves qui valent très cher.

Entre-temps, Xavier a reçu un petit paquet en provenance de Bolivie. Freddy Céspedes, qui a découvert la version espagnole de *Maestro*, lui a envoyé le plus beau des remerciements, le premier enregistrement de La Orquesta Sinfónica Municipal de El Alto.

Xavier farfouille dans ses CDs pour le faire écouter : « Je ne m'attendais pas du tout à ça. Ce n'est pas une interprétation qui restera dans les annales et en même temps, tu as une espèce de fragilité derrière qui est absolument

extraordinaire. Il y a par exemple ce solo dans ce concerto pour violon de Jean-Sébastien Bach. Et je pense à ce petit gamin qui s'apprête à jouer ce truc-là et qui a les jetons. Je pense à sa fierté mêlée d'une trouille intense au moment où il se dit, bon, allez, c'est à moi, on y va. L'ensemble est un peu brinquebalant comme une musique de cirque. Je trouve cela très touchant. »

Aujourd'hui le fan de Creedence Clearwater est membre d'honneur de La Orquesta Sinfónica Municipal de El Alto et d'un air songeur s'étonne encore de cette histoire après l'histoire, de ce pont – un pont de cordes – entre son roman et la réalité.

Sur le seuil

Sur le seuil de *L'attrape-rêves*, avant d'entrer dans le roman, le lecteur découvre un hommage sous la forme de remerciements : *Ce roman doit beaucoup aux écrivains américains que j'aime, Russel Banks, Rick Bass, Louise Erdrich, Kathleen Dean Moore, Jim Harrison et beaucoup d'autres… Je leur ai parfois emprunté le nom de tel ou tel personnage*.

Prêtons-nous au jeu. Dolores, la conductrice du car scolaire porte le même prénom que sa collègue du roman de Russel Banks, *De beaux lendemains*. Louise, la narratrice de *L'attrape-rêves*, est un clin d'œil à l'auteur amérindien Louise Erdrich… Le professeur de littérature, un colosse borgne amateur de Bourgogne a été baptisé en toute simplicité monsieur Harrison. Et la vallée, personnage principal du livre, n'est pas sans rappeler la vallée du Yaak si chère à Rick Bass, le seul écrivain capable de vous faire aimer l'hiver par moins trente degrés…

La liste est loin d'être close. Xavier-Laurent Petit a beaucoup d'oncles d'Amérique, des auteurs contemporains rarement citadins, des écrivains sans artifices qui renouent avec une nature grandiose à la fois belle et sauvage. Xavier les a tant fréquentés qu'il a glané des images, construit et inventé des paysages qui nourrissent son dernier roman. *L'attrape-rêves* est ainsi né comme une envie de

faussaire, celle d'écrire un livre à la manière de ces auteurs du Montana : « C'est une Amérique de bouquins, ce sont des paysages imaginaires où je n'ai jamais mis les pieds, mais j'ai l'impression d'avoir tellement lu ces livres-là que j'avais envie d'en restituer l'ambiance. »

Au passage, coup de chapeau à un passeur, Francis Geffard. Ce libraire, éditeur et créateur du festival Americarica, à Vincennes, qui n'a de cesse de révéler au public français de nouveaux auteurs américains, est largement responsable du fort taux de remplissage de la bibliothèque de Xavier : à eux seuls, les livres de la collection Terres d'Amérique et Terre Indienne, chez Albin Michel, occupent un espace conséquent. Ils voisinent avec d'illustres inconnus, comme l'auteur de ce pavé australien que Xavier brandit comme un chef-d'œuvre : « *Le Chien du désert rouge*, un polar qui a dû se vendre à vingt-cinq exemplaires. Il est extraordinaire ! » On le croit sur parole, Xavier est un spécialiste du mauvais genre…

Il a récemment découvert les romans de C.J. Box, dont le personnage principal, le garde-chasse Joe Pickett, parcourt les vastes étendues du Wyoming en 4X4 ou à cheval pour mener des enquêtes toujours à ciel ouvert.

Il fréquente assidûment Tony Hillerman, l'un des pères fondateurs du polar ethnologique, qui a choisi pour héros deux flics de la réserve navajo. « C'est un dépaysement absolu… Tony Hillerman te plonge dans un univers qui t'est totalement étranger, tout un monde inspiré des traditions et de la cosmogonie navajos. Les explications liées à l'enquête deviennent alors magiques, presque poétiques. Et ça fonctionne, on se fait prendre ! J'adorerais écrire ce genre de bouquins, mais c'est difficile, il faut bien connaître son

sujet. Hillerman était un journaliste américain, blanc, qui s'est retrouvé à travailler en bordure d'une réserve indienne. Il s'est fait des copains qui l'ont invité un jour à une cérémonie traditionnelle. Ça l'a scotché. Il s'est documenté et a commencé à écrire… »

Tiens, on a déjà entendu ça quelque part… Xavier parlait de lui, de son travail et ne disait rien d'autre : « Quelque chose devient soudainement passionnant, et déclenche la recherche documentaire et le travail d'écriture. »

Modèles, filiations, parentés ? Aucun de ces mots ne convient vraiment, mais l'influence est là, assumée, revendiquée. Xavier aime bien citer ce passage d'un roman d'Harry Mulisch. La page de son exemplaire de *Siegfried. Une idylle noire* est cornée à l'endroit où un vieux chef d'orchestre raconte à un écrivain l'expérience la plus curieuse de sa vie.

Il y avait une quinzaine d'années, il répétait une symphonie de Mozart à l'école Felsenreit de Salzbourg. Les musiciens étaient dans un mauvais jour, il était obligé d'intervenir régulièrement et de faire rejouer des passages : mais subitement, ils eurent tous l'air inspiré, subitement ils jouèrent si merveilleusement qu'il avait du mal à en croire ses oreilles ; il ne les dirigeait plus, c'était comme s'ils se dirigeaient tout seuls. Puis il remarqua à leurs regards qu'il se passait quelque chose dans son dos. Il se retourna et que vit-il ? Sur le seuil de la salle vide se tenait Herbert von Karajan, et il écoutait.

C'est Xavier qui termine l'histoire : « La seule présence de Karajan avait réussi à transcender le jeu des musiciens. Quand le vieux chef d'orchestre a terminé son récit, l'écrivain, qui l'a écouté attentivement, se demande alors qui se tient sur le seuil de sa propre porte… »

Encore deux ou trois choses…

Pour bien faire, on aurait pu picorer dans la longue liste de romans et de bandes dessinées que Xavier a concoctée à l'occasion d'un atelier de lecture. Les récits de voyages de Nicolas Bouvier y côtoient la série des *Jonathan* de Cosey, un surprenant *Dictionnaire de Vosgien* voisine avec un recueil de poésie de Kenneth White. Le film *Dersou Ouzala* d'Akira Kurosawa apparaît aux côtés de *Va, vis et deviens* du réalisateur Radu Mihaileanu…

On aurait pu décrire ses yeux qui scintillent lorsqu'il feuillette *L'Atlas des géographes d'Orbae* de François Place : « Voilà un véritable artiste ! Il invente des univers fabuleux, il nous emmène au bout du monde sans jamais quitter sa banlieue. »

Glisser qu'il est abonné au magazine *La GéoGraphie* depuis des années.

Citer cette phrase que Xavier a recueillie auprès de Valérie Zenatti et qu'il pourrait faire sienne : « La guerre est un sujet très romanesque… »

En ajouter une autre d'Agnès Varda qui lui va comme un gant : « Si on ouvrait les gens, on trouverait des paysages… » Si on ouvrait Xavier on trouverait à coup sûr les déserts de glace ou de sable qu'il a foulés, comme les paysages du Montana où il n'a jamais mis les pieds.

On aurait pu évoquer ses projets de voyages : « La calotte polaire en ski, la Tasmanie, un coin pas très accueillant au sud de l'Australie ou encore l'extrême sud de l'Amérique du Sud où il ne doit pas y avoir foule non plus… »

Insister sur le fait que Xavier a toujours les manches retroussées, comme s'il se tenait prêt, comme s'il allait saisir à bras le corps un nouveau projet… Ce qui est d'ailleurs souvent le cas.

L'imaginer un soir d'été, sur une terrasse donnant sur le jardin, le doigt sur le déclencheur, prêt à capter ce moment entre chien et loup aussi beau qu'étrange. Le début d'une histoire…

C'est tout simple. Le soir tombe … et un oiseau passe dev ant la lune.

À L'ÉCOLE DES LOISIRS

Dans la collection *Mouche*

Colorbelle-ébène, 1995, épuisé

Dans la collection *Neuf*

Mon petit cœur imbécile, 2009

Dans la collection *Médium*

L'Oasis, 1997
Fils de guerre, 1999
L'homme du jardin, 2001
Miée, 2001
Les yeux de Rose Andersen, 2003
Maestro, 2005
Be safe, 2007
Il va y avoir du sport mais moi je reste tranquille, 2008
L'attrape-rêves, 2009

Dans la collection *Belles vies*

Charlemagne, 2005
Marie Curie, 2005

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Chez Flammarion

Piège dans les Rocheuses, 1999
153 jours en hiver, 2002
Le Col des Mille Larmes, 2004
La Route du Nord, 2008

Chez Casterman

Le Monde d'en-haut, 1998

En littérature générale

Le Crime des Marots, Critérion, 1994, épuisé
Passage de la Main d'Or, Critérion, 1995, épuisé
L'Année de la baleine, Littera, 1998, épuisé

Pour en savoir encore plus :

www.ecoledesloisirs.fr